

Francophonies d'Amérique

Johanne Melançon (dir.), *Écrire au féminin au Canada français*, Sudbury, Éditions Prise de parole, coll. « Agora », 2013, 313 p.

Estelle Dansereau

Francophonie canadienne et pouvoir
Numéro 37, printemps 2014

URI : id.erudit.org/iderudit/1033983ar
<https://doi.org/10.7202/1033983ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa et Centre de recherche en
civilisation canadienne-française

ISSN 1183-2487 (imprimé)
1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dansereau, E. (2014). Johanne Melançon (dir.), *Écrire au féminin au Canada français*, Sudbury, Éditions Prise de parole, coll. « Agora », 2013, 313 p.. *Francophonies d'Amérique*, (37), 210–213. <https://doi.org/10.7202/1033983ar>

Tous droits réservés © Francophonies d'Amérique, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Johanne Melançon (dir.), *Écrire au féminin au Canada français*, Sudbury, Éditions Prise de parole, coll. « Agora », 2013, 313 p.

Comment et sur quoi les femmes du Canada français écrivent-elles depuis le début des années 1970? Telle est la question pressante qui est posée dans ce volume collectif issu d'un colloque tenu à l'Université Laurentienne à Sudbury en 2008. Juxtaposée à la situation dynamique et formatrice au Québec, où le rôle et l'importance des écrits des femmes au sein des tendances formalistes et postmodernes sont depuis longtemps confirmés, en particulier leur rôle dans la réinvention des formes, des conventions et du langage (Dupré, Saint-Martin, Paterson), celle des milieux francophones minoritaires reste encore relativement inexplorée. La réflexion critique offerte par ce volume inaugure une ligne de pensée et de recherche qui mérite une exploration plus systématique d'œuvres littéraires au féminin produites hors du Québec.

Regroupant treize articles qui traitent de l'œuvre de neuf écrivaines, le volume ne cherche pas à faire le bilan complet de cette écriture au féminin, mais plutôt à cerner les thèmes, les styles et les genres ainsi que les voix d'auteures importantes de trois régions : l'Acadie, l'Ontario et l'Ouest canadien. Comme les analyses sont d'ordre textuel plutôt qu'historique, sociologique ou idéologique, elles sondent des textes ciblés pour en faire ressortir le parcours ou l'inventivité propre à chaque écrivaine. Dans un tel contexte, une vision d'ensemble de la production d'une région ou des auteures n'est pas encore possible.

C'est par le texte d'ouverture du colloque et du volume que Lise Gaboury-Diallo, poète, nouvelliste et professeure au Manitoba, interroge ce qui se passe « quand elle écrit » (p. 15). L'universel et le particulier se rencontrent dans cette belle réflexion lyrique sur la femme qui écrit en ce *xxi*^e siècle; femme toujours limitée par son sexe, mais aussi libérée par le verbe. Issu d'une pratique hautement personnelle, ce portrait de l'écrivaine souligne le rapport étroit entre la pratique d'écriture individuelle et la théorie postcoloniale. Pour Gaboury-Diallo, il se manifeste dans le champ de la quête autour duquel elle organise son essai : l'identité plurielle, l'impermanence des rôles, la relation aux marges sexuelles, socio-politiques et linguistiques; ces mêmes sujets figurent dans ses propres poèmes dont elle insère des fragments pour créer un rapport dialogique. Ainsi, elle donne forme dans le poème « écrire je », par lequel elle termine son essai (p. 41), à nombreux échos intertextuels.

Si le volume est organisé selon un parcours géographique, les textes recourent des thèmes et des approches critiques qui nous permettent de mieux voir les préoccupations communes et partagées des auteures, tout comme des critiques. Les quatre thèmes qui structurent mon compte rendu sont : l'espace, l'autofiction, l'identité et le mythe; on aurait pu discuter de l'intime et du langage également.

L'espace social, l'espace urbain, l'espace intérieur : autant de façons de figurer les lieux de l'imaginaire en littérature. Dans son essai sur la représentation du monde urbain dans le roman d'Antonine Maillet *Confessions de Jeanne de Valois* (1993), Marie-Linda Lord montre la signification et l'importance de la ville moderne de Moncton pour l'imaginaire au féminin. Le roman de Maillet est, conclut Lord, une chronique d'un pays naissant dans lequel la différence ethnique est signifiante (p. 52). L'espace est également la clé de la lecture que Benoit Doyon-Gosselin fait des romans de transition de France Daigle, *La vraie vie* et *1953*, œuvres dans lesquelles les espaces référentiels explicites deviennent des ponts vers les personnages ainsi que vers le monde extérieur. Selon Beatriz Mangada, l'espace et l'identité sont intimement liés dans la trilogie d'Hélène Brodeur, *Chroniques du Nouvel-Ontario* (3 tomes), à laquelle elle attribue les caractéristiques du roman historique, du récit fictionnel et de la chronique. Afin de comprendre les représentations et les manières de structurer l'espace, elle fait appel à la sémantique interprétative pour étudier les mécanismes d'énonciation; la vision rétrospective révélée confirme le rapport indissoluble du temps et de l'espace dans l'œuvre de Brodeur pour conserver les souvenirs de l'Ontario-Nord, un passé indispensable à l'articulation d'une identité franco-ontarienne (p. 98).

Identité, altérité, autofiction – trois mots clés dans l'œuvre autofictionnel de Marguerite Andersen. Dans son article « Altérité et dialogisme chez Marguerite Andersen », Michel Lord sonde les isotopies obsessionnelles afin de comprendre le rapport entre le soi et l'autre dans l'œuvre. D'origine allemande, Andersen renvoie à un passé fictionnalisé pour rendre l'altérité signifiante en mettant en valeur les sujets de l'énonciation et en traduisant l'étrangeté des voix. Parmi les plus jeunes auteures étudiées, la poète franco-ontarienne Tina Charlebois effectue une subversion langagière par son choix de stratégies rhétoriques et linguistiques pour dire à la fois ses identités et appartenances et sa résistance aux modèles identitaires. Selon Nicoletta Dolce, dans son étude des

recueils *Tatouages et testaments* (2002) et *Poils lisses* (2006), la marge est pour Charlebois un interstice créateur à partir duquel le *je* lyrique peut mieux résister aux contraintes des cultures et des discours et à tout ce qui menace ses désirs (p. 229). À l'aide de stratégies rhétoriques et textuelles, Charlebois vise à transformer la « minorisation en principe d'action sur la culture » (p. 229). Pour sa part, Christine Knapp examine l'usage original des embrayeurs pour rendre signifiant le complexe identitaire complémentaire *je-tu* dans ses écrits. Elle conclut : « La poésie de Tina Charlebois se situe au plan de l'individualisme collectif, qui permet d'insister sur la revendication de l'identité collective dans la définition de soi » (p. 258). Les conclusions que tirent ces deux critiques indiquent que certaines auteures travaillent à faire éclater les structures binaires de l'identité et de l'altérité, du centre et de la périphérie. Selon Jimmy Thibeault, le roman de la crise identitaire *Un piano dans le noir* (1991), de la Franco-Manitobaine Simone Chaput, engage des personnages féminins dans une lutte pour combattre l'isolement et reconstruire un espace social qui favorise l'individualité et les collectivités plurielles. Dans leur traitement des questions identitaires, ces trois auteurs font ressortir deux thèmes explorés dans le texte de Gaboury-Diallo : le décentrement du moi et l'indécidabilité identitaire.

L'affirmation d'un *je* féminin contemporain est constitutive des genres de l'autobiographie et de l'autofiction. Vincent L. Schonberger se penche sur l'oscillation de la voix narrative dans l'œuvre de Gabrielle Roy afin de montrer l'évolution vers une plus grande intériorisation et un intimisme discret, produits d'une identification entre le sujet de l'énonciation et l'objet de l'énoncé. Selon Johanne Melançon, Marguerite Andersen a choisi de « faire de sa vie un texte littéraire » (p. 141). Situait son analyse au-delà des techniques autofictionnelles, elle privilégie l'expérience même de l'écriture dans l'œuvre de prose poétique *Bleu sur blanc* (2000), qui traduit par l'imaginaire un voyage en Tunisie. Le pacte de sincérité par lequel est établi le rapport entre la vie et l'écriture donne à Andersen une « façon de dire l'expérience intérieure, de la renouveler et de la réactualiser » (p. 145), et de conserver les souvenirs modifiés par le temps (p. 156). L'article de Catherine Parayre sur le projet « autobiographique » *Les crus de l'Esplanade* (1998) révèle la force et la complexité de l'art d'Andersen. Se servant de théories sur les traumatismes et sur le non-dit et l'implicite, Parayre cherche à faire comprendre la souffrance émotionnelle des protagonistes en décodant la valeur diégétique des objets symboliques (p. 138).

La relecture sinon la réappropriation du mythe au féminin reste une stratégie fertile pour les écrivaines de l'Ontario. Élodie Daniélou analyse la capacité de l'œuvre d'Anne Claire (pseudonyme de l'Ontarienne Nancy Vickers) de transformer les mythèmes et de les mettre au service du conte. Les deux études suivantes sur l'œuvre d'Andrée Christensen – elles traitent surtout du roman *Depuis toujours, j'entendais la mer* (2007) – confirment l'importance des mythes danois, des récits scandinaves et du thème de la mort pour créer une poétique de transformation et de revalorisation du mythe. Kathleen Kellett-Betsos se sert du *leitmotiv* du double pour rendre compte de l'épanouissement personnel des personnages et de la réconciliation avec les forces de la vie et de la mort. Cette même vision syncrétique de la mort à l'œuvre dans les textes de Christensen incite Metka Zupancic à étudier « l'alchimie de la mort » dans le mythe d'Orphée évoqué dans *Le livre des sept voiles* (2001) et à s'inspirer de sa portée pour éclairer le roman *Depuis toujours*, plus complexe du point de vue narratologique et brouillant les limites de la réalité et de l'imaginaire.

Les essais rassemblés dans ce volume nous convainquent que les auteures de l'exiguïté ont laissé entendre des voix fortes, des visions personnelles et parfois féminisées de leur rapport au monde et à l'écriture. Les symboles, les mythes, les images, les voix, la langue deviennent des instruments de renouvellement et de distinction. Cependant, à en juger par les thèmes et les modes traités, il y a peu de place pour l'engagement et les revendications sociales, idéologiques et politiques. Avant de saisir l'envergure de l'écriture au féminin de la périphérie, on doit nécessairement avoir fait la découverte de sa variété et de sa richesse. Dans ce sens, ce collectif dirigé par Johanne Melançon constitue un important début vers cet objectif.

Estelle Dansereau
Université de Calgary

Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque, *De remarquables oubliés*, t. 2 : *Ils ont couru l'Amérique*, Montréal, Lux Éditeur, 2014, 420 p.

Ce recueil traite de personnages historiques et légendaires ayant sillonné l'Amérique du Nord aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles. Les onze récits présentés découlent de recherches effectuées dans le cadre de la série *De remarquables oubliés* incluant une centaine d'émissions radiophoniques qui ont été diffusées sur les ondes de Radio-Canada entre 2005 et 2011.